

G. KARASLAVOV

# TANGO



NARODNA KULTURA

Illustrateur de la couverture Boris Anguélouchev  
Rédacteur artistique Vassil Iontchev  
Rédacteur technique Dimitre Zakharcv  
Correcteur Nadejda Dobréva  
Achévé d'imprimer le 10. XII. 1954 pour les Editions Narodna  
kultura 2-a, rue Graf Ignatiev, Sofia, sur les presses de  
l'imprimerie Guéorgui Dimitrov



J. Kanacovich

*GUÉORGUI KARASLAVOV | TANGO*



G. KARASLAVOV

# TANGO

traduction de VIOLETTE IONOVA

sous la rédaction de JEAN KANAPA

NARODNA KULTURA



Donc un certain Kaev, un nouveau riche, un exportateur de pulpe<sup>1</sup> de fruits et de légumes, donnait une réception pour l'anniversaire de sa fille... Le procureur général Iorgov se répétait le nom de ce parvenu de Sofia, fraîchement «arrivé» et il sentait monter en lui un sentiment d'hostilité incoercible. Kaev? Qui était-ce, ce Kaev? Comment était-il? Iorgov détestait ces gens qui, hier encore marchands de quatre saisons, descendus des coins les plus perdus de la Bulgarie, portant des vêtements de bure, dormant dans des baraques délabrées, se nourrissant des pauvres déchets de leurs légumes invendus, s'étaient lentement et patiemment frayé un chemin en jouant des coudes et des dents. Parfois, l'un d'eux, après avoir bataillé avec acharnement, s'emparait de ce filon qu'était le commerce extérieur. Alors il commençait à entasser des millions, avec lesquels il construisait

---

<sup>1</sup> L'exportation de la pulpe de fruits et de légumes, à partir de quoi l'on fabrique industriellement conserves et confitures, constituait à l'époque où se situe le récit un des principaux aspects du commerce extérieur de la Bulgarie avec l'Allemagne. (N. du t.)

ensuite de hautes maisons, achetait de vastes et luxueux appartements, se reposait dans de magnifiques villas personnelles, bâties dans les plus beaux sites des villégiatures les plus chics, et roulait dans de puissantes autos dont la rapidité et l'élégance arrachaient à tous des soupirs d'envie.

Et, pourquoi donc, en vertu de quoi, ces gens faisaient-ils ainsi main basse sur les richesses de la vie? Qui donc leur en avait donné le droit? A quelle habileté, à quels efforts devaient-ils ces succès fabuleux? . . . Ils étaient nombreux, ces nouveaux riches qui, mêlés à des affaires louches, finissaient par arriver jusqu'au procureur — c'était ainsi que Iorgov avait appris à les connaître. Comme ils ne connaissaient que les quatre opérations et qu'ils avaient besoin de compter sur leurs doigts pour faire les multiplications, ils engageaient des experts-comptables assermentés; incapables de rédiger la plus banale lettre de commerce, eut-elle trois lignes, ils avaient des secrétaires particuliers munis de diplômes d'écoles supérieures; quant à leur correspondance avec les maisons étrangères, ils en chargeaient des jeunes gens qui s'étaient longuement spécialisés à l'étranger et auxquels ils octroyaient des appointements de misère. . . Ils avaient supplanté sur le marché, et souvent ruiné, d'honnêtes maisons de commerce qui s'étaient transmises de père en fils, et, grâce à l'appât que constituaient des dots de plusieurs millions, s'étaient alliés aux familles les plus en vue de la capitale. . .

C'était à une de ces vieilles familles de commerçants honorablement connus, qui avaient leurs coutumes, leurs traditions et leur morale et qui, au cours des ans, avaient acquis une sorte de fierté aristocratique, que Iorgov lui-même appartenait. Au fait, c'était peut-être justement à cause de cette fierté que le commerce du vieux Iorgov avait baissé et que la maison avait peu à peu périclité pour finir par disparaître. Les deux filles s'étaient mariées avec des officiers, les fils avaient fait des études supérieures, et puis, les parents morts, la famille s'était dispersée. De la splendeur commerciale de jadis il ne restait pour unique et triste vestige que cette maison à deux étages au centre de la ville. Autrefois, comme le centre de la capitale ne se trouvait pas à cet endroit, la maison dominait tous les bâtiments alentour. Maintenant, grisâtre, décrépie, pitoyable, elle avait l'air de se blottir entre les énormes demeures particulières et les massifs immeubles d'habitation. Les voisins avaient cédé maisons et terrains à d'habiles entrepreneurs en échange d'un ou deux appartements dans ce qu'on appelait des «propriétés par étages». Certes, les frères Iorgov s'obstinaient encore, mais déjà leurs neveux insistaient pour qu'on abattît la vieille maison. Le procureur général occupait deux pièces au premier étage. Se disant lui-même célibataire endurci, il avait peine à supporter la cohabitation avec la famille d'une de ses nièces. Dernier-né de la famille, il avait été autrefois très gâté et il avait longtemps vécu dans l'idée qu'il était un riche héritier à l'avenir assuré. Et puis voilà, après avoir fini ses études

de droit à l'Université de Sofia, après s'être spécialisé pendant deux années en Allemagne, il ne lui restait de la fortune paternelle que deux chambres enfumées. Il vivait maintenant de son seul traitement, et vivre seulement de son traitement, même quand on était procureur général, cela constituait par les temps qui couraient un exploit assez difficile. Et voilà qu'un Kaev quelconque, pour tout dire un illettré, donnait une véritable réception en l'honneur de l'anniversaire de sa fille. . .

Iorgov imaginait parfaitement ce nouveau riche: un rustre vulgaire, insolent, effronté, gauche de manières, mais terriblement rusé, et sans scrupules dans des transactions commerciales au demeurant aussi audacieuses que malhonnêtes. Il devait avoir un de ces visages crevassés de villageois, semé de grosses verrues repoussantes, un nez informe et rubicond, un front bas, des cheveux raides, hérissés, piquants comme les soies d'un verrot. Sans aucun doute, ce nouveau riche souriait perpétuellement de ses grosses lèvres bleuâtres, non pas tant parce qu'il se sentait heureux et fort, que pour faire voir l'or qu'il avait fait plaquer sur ses dents, pourtant naturellement saines, en signe de prospérité et de culture. Et c'était chez ce rustre que venait d'être invité le procureur général. Le plus désagréable, le plus blessant, c'est que l'invitation venait, pour ainsi dire, de seconde main: c'était Havadjiev qui lui avait donné un coup de téléphone.

— Mais comment ça? — avait demandé Iorgov, étonné, et même passablement irrité; et il soufflait machinalement, selon son habitude, dans le

trou grillagé du téléphone de bakélite. — Qu'est-ce que cette invitation que tu me transmets de la part d'une personne qui m'est parfaitement inconnue?

— Allons, allons, Gavril! — avait dit avec familiarité l'interlocuteur — et le procureur se représentait au bout du fil le sourire insouciant et nonchalant de Havadjiev dont il avait fait connaissance quelques mois auparavant. — En voilà des scrupules! Ta présence sera un grand honneur pour Kaev.

Puis reprenant son souffle, le procureur l'avait remarqué, Havadjiev avait ajouté avec une irritation feinte:

— Eh bien, disons que c'est moi qui t'invite!... Et Katia insiste également!...

Iorgov avait pâli légèrement et sa main avait tremblé. Craignant que son trouble perçât dans ses paroles, il avait gardé un moment le silence. Puis, sans réfléchir davantage, il avait dit résolument:

— Bon! Si c'est ainsi... je ne peux faire autrement... je viendrai.

Il s'était vite ressaisi, mais, déchiré entre des sentiments contradictoires, il était tombé dans un état fébrile qu'il n'avait encore jamais connu. Incapable de se surmonter, parcouru de frissons, il fumait cigarette sur cigarette. Le nom de la petite rue que lui avait indiqué Havadjiev s'était gravé dans son esprit si profondément que c'en était douloureux; et quant au numéro, les chiffres lui en semblaient danser devant son regard. Il essaya bien d'étudier un dossier, mais

ses pensées lui échappaient et revenaient sans cesse à la petite rue où ce soir se trouverait Katia. Furieux contre lui-même parce qu'il se laissait dominer par un «béguin de collégien», comme il disait, honteux de cette faiblesse à laquelle il ne s'était encore jamais laissé aller, Iorgov appuyait alors sur sa sonnette de bureau et faisait venir l'huissier. Dans l'entrebâillement de la porte le visage soumis de l'employé apparaissait aussitôt, qui regardait son chef et attendait ses ordres. Mais le procureur n'avait rien à dire. Pour ne pas se ridiculiser devant le plus humble de ses inférieurs, il se mettait alors à l'invectiver. Terrorisé, l'huissier écarquillait des yeux où se lisait le désir de comprendre et la peine qu'il lui en coûtait. Mais comme le procureur continuait de lui crier de vider les lieux, le pauvre homme, ne sachant que faire, se retirait abasourdi.

Iorgov se laissait alors retomber devant son bureau et disait résolument: «Je n'irai pas!» Mais tout en répétant ces mots avec une obstination farouche, il mordait ses lèvres pâles: il savait qu'il irait. Dans ses oreilles la maudite membrane du téléphone sifflait comme une vipère... «Katia insiste également...»

Iorgov, qui se considérait comme un séducteur irrésistible, s'enorgueillissait de n'avoir encore jamais été vraiment épris. Il vivait avec le sentiment qu'il surpassait de très haut toutes les femmes du monde et qu'il pouvait, avec la plus grande facilité, en obtenir ce qui, pour beaucoup d'autres hommes, eut été le merveilleux, l'inoubliable roman de leur vie. Et voilà qu'à un âge et dans une position où il se jugeait armé d'une

riche expérience et d'un parfait sang-froid, il avait rencontré Katia Havadjiev et qu'au premier coup d'œil il avait été fasciné par cette femme. Il ne se demandait même pas pourquoi et comment cela était arrivé, il savait seulement qu'il désirait être aussi près d'elle que possible et qu'il aurait voulu que tout en lui, fût-ce le plus insignifiant mouvement d'un de ses doigts, recueillit son approbation. . . Dès leurs premières rencontres, il avait perdu le contrôle de lui-même. Lui qui, avec les femmes, savait être si spontanément, si adroitement spirituel, se sentait, en présence de celle-là, figé. Il lui semblait que chaque parole qu'il prononçait devant elle manquait d'originalité et respirait l'ennui. Il se voyait vaincu sans avoir engagé de combat, sans avoir opposé la moindre résistance, comme s'il avait livré à l'avance toutes ses positions. Devant elle, il était prêt aussi bien à faire des folies de gamin qu'à s'humilier honteusement. Sans doute, par la suite, s'était-il ressaisi et ses propres paroles ne résonnaient-elles plus maintenant à ses oreilles comme des poncifs et des niaiseries. Mais il gardait au cœur ce sentiment d'inquiétude que seuls éprouvent les lycéens qui tombent amoureux pour la première fois.

Le soir, quand il se couchait, Iorgov se demandait: «Mais quelle est la raison de cet engouement?» Et il se répondait qu'il y avait chez Katia Havadjiev quelque chose qui vous subjuguait irrésistiblement. Était-elle belle? Oui, sans doute, très belle. Mais son pouvoir n'émanait pas de sa seule beauté. Derrière celle-ci, il y avait quelque chose qu'on ne pouvait saisir, définir,

évaluer. Iorgov avait rencontré beaucoup de jolies femmes, il avait eu des liaisons éphémères ou relativement durables avec bon nombre d'entre elles. Mais celle-ci, elle ne vous laissait pas reprendre vos esprits, vous défendre; quelque chose en elle frappait, soudain et violent, comme la foudre. Il y avait dans ses yeux un pouvoir hypnotique... Oui, voilà, elle vous hypnotisait avec son sourire, l'éclat de ses yeux, la ligne sinueuse de ses sourcils, la simple expression de son visage lumineux, tout à la fois enchanteur et impérieux. Mais produisait-elle sur tous cette impression étourdissante? Oui, Iorgov en était persuadé. Et il lui semblait que s'il tardait à la conquérir, quelqu'un de plus audacieux et de plus insistant la lui ravirait.

Deux heures avant de se mettre en route pour se rendre à la réception des Kaev, le procureur se rasa et utilisa crème, cosmétique et parfum comme s'il devait paraître sur scène. Il choisit un costume bleu foncé, flambant neuf, impeccable, mais qui le jeta dans le désespoir parce qu'il dégageait une légère odeur de naphthaline. Il essaya une quinzaine de cravates et s'arrêta enfin à l'une d'elles, qui était dans le ton du costume, avec de petits points blancs qui ressemblaient à des perles dispersées ça et là. Il lui fallut un quart d'heure pour disposer avec des gestes légers et caressants un mouchoir de soie fine dans la poche supérieure de son veston. Après quoi, s'étant muni de cigarettes, ému comme s'il allait à un premier rendez-vous, Iorgov se dirigea vers la petite rue silencieuse, au centre de la ville, où Katia, elle aussi, devait venir.

Depuis le moment où il avait fait sa connaissance, Iorgov s'était demandé, sans arriver à trouver de réponse, comment une femme aussi merveilleuse avait pu échoir à ce pourceau de Havadjiev. Il se le demandait encore en montant les escaliers de la maison en copropriété. Cet Havadjiev était un homme d'affaires véreux, qui avait fait son droit, puis son stage d'avocat, mais n'avait pas passé l'examen d'Etat<sup>1</sup>; il était devenu l'associé de plusieurs grosses maisons de commerce et s'était en même temps lancé dans des combinaisons louches, auxquelles il avait intéressé d'une manière très habile des personnalités politiques en vue. En réalité, tout le secret de ses succès commerciaux était là: il entraînait dans ses entreprises des gens proches du gouvernement, et surtout de la cour: ce qui lui permettait de cligner malicieusement des yeux et de sourire doucereusement en fredonnant les rengaines à la mode. Il faisait rapidement et aisément la connaissance de tous ceux qui lui étaient nécessaires, et il avait le talent précieux de se pousser parmi les proches et les intimes de ceux dont il avait besoin, tout en prenant garde d'être en relations trop suivies avec eux ou de sembler s'imposer dans un but déterminé.

Havadjiev était intelligent, mais dépravé et paresseux. Au cours de ses années de lycée, il avait compulsé plusieurs encyclopédies et il avait ainsi emmagasiné, sans aucun système, des connaissances disparates dans les domaines

---

<sup>1</sup> Qui donna le droit d'exercer la profession d'avocat ou de magistrat. (N. du t.)

les plus variés. A l'Université, avant de s'inscrire à la Faculté de Médecine, il avait passé par plusieurs autres Facultés et il conservait ses livres d'étudiant où se trouvait certifié le nombre de semestres qu'il avait passés dans chacune. A la Faculté de Médecine il avait même préparé des examens. Et depuis lors il se servait du peu de connaissances ainsi acquises pour épater ses interlocuteurs de hasard. Du droit romain, il citait quelques phrases en latin; de la chimie, qu'il avait feuilletée superficiellement, il avait retenu quelque chose à propos de «l'eau régale» et des curieuses propriétés de la «larme batavique» et, il y avait deux ou trois ans, il se rappelait encore la longue et difficile formule qui permet d'obtenir de l'indigo à partir du naphthol. Il vous décrivait les étranges migrations des anguilles, vous expliquait l'erreur de Cuvier dans sa discussion avec Saint-Hilaire, faisait tout-à-trac allusion à quelques coutumes singulières des esquimaux et citait, soi-disant mot à mot, la harangue de Napoléon au pied des pyramides d'Egypte. . . Il démontrait, au terme d'une «déduction purement scientifique», que deux et deux ne font pas quatre et réalisait assez adroitement quelques tours de passe-passe avec des cartes, des chaînettes, des pièces de monnaie ou des mouchoirs de poche. . . Quand il en trouvait l'occasion, il donnait des exemples d'exploitation dans les règnes animal et végétal et en tirait la conclusion que cet état de choses était tout à fait logique, naturel, justifié et donc également légitime dans la société humaine. Ceux qui l'écoutaient, les femmes du monde comme les simples commerçants,